

nous trouvons la clef de l'arrangement scientifique de ces questions intéressantes dont on parle souvent comme de problèmes de sociologie pratique. Beaucoup de penseurs ont cherché comment l'étude du crime, du paupérisme, du vice, de la pauvreté, de la folie, du suicide pouvait se relier aux propositions de la sociologie théorique, et les écrivains sociologues ont généralement recouru à l'expédient habituel de diviser leur sujet en théorique et pratique, ou en sociologie théorique et en sociologie appliquée, ou en science et art. J'avoue n'avoir jamais eu un grand respect pour cet expédient. Quelques-uns des faits dont s'occupe la science sont plus pratiques que d'autres, parce qu'ils touchent de plus près notre vie quotidienne, mais, en tant que faits connaissables, ils admettent une explication. L'explication est une théorie et si nous ne la voyons pas une part coordonnée de la théorie plus large de notre sujet tout entier, la raison en est que nous n'avons pas assez complètement travaillé la subordination logique de ces théorèmes particuliers. On aurait de plus justes vues des grands résultats de la sociologie pratique si on pouvait opérer un rangement scientifique des problèmes. Si l'association modifie nécessairement les natures physique, mentale et morale, mais inégalement chez les individus, et si, par suite, des degrés inégaux d'adaptation aux conditions de la vie sociale sont inévitables, nous avons l'explication de la différenciation en classes, avec des différences tranchées de nature physique, mentale et sociale. Il est donc possible de trouver dans une vraie théorie de l'évolution sociale, une explication qui accepte un ordre scientifique dans la masse des faits de la sociologie pratique.

## CHAPITRE II

### L'Esprit social

Les éléments mentaux et moraux de la société sont combinés en produits désignés par des termes tels que : sentiment général, désir général, sens moral, opinion publique, volonté générale de la communauté, et que le sociologue doit nommer collectivement l'esprit social. Le résultat primaire de l'association est une évolution de l'esprit individuel. Le résultat secondaire est une évolution de l'esprit social.

Le premier écrivain qui a formulé une conception scientifique de l'esprit social est Lewes, qui a donné une excellente définition de ce qu'il appelle l'esprit général :

« Les expériences de chaque individu, dit-il, vont et viennent ; elles se corrigent, s'élargissent, s'effacent mutuellement, laissant derrière elles un certain résidu qui, condensé en intuitions et formulé en principes, gouverne et modifie toutes les expériences futures. La somme de celles-ci constitue l'esprit individuel. Un procédé similaire développe l'esprit général, résidu des expériences communes à tous. Par le langage, l'individu participe au fonds commun qui devient ainsi pour lui une influence objective et impersonnelle. Chacun y a recours. Tous, nous nous servons de ce dépôt et tous nous contribuons à l'accroître. Non seulement nous nous trouvons en face de la nature, aux ordres de laquelle nous devons nous conformer, mais en face de la société, dont les lois requièrent l'obéissance. Nous devons apprendre ce qu'est et ce que veut la nature,

ce que pensent et veulent nos semblables, et si nos pensées ne sont pas justes et si nos actes ne s'y harmonisent pas, nous sommes inexorablement châtiés.

« Chaque génération nouvelle est née dans ce milieu social et doit s'adapter aux formes établies. La société, quoique formée d'individus, a une réaction puissante sur chaque individu. « A l'enfance des nations, dit Montesquieu, l'homme forme l'État. Dans leur maturité, l'État forme l'homme. » De même, l'expérience collective modèle l'expérience de l'individu. Elle fait qu'un homme accepte ce qu'il ne peut comprendre, obéit à ce à quoi il ne croit pas. Ses pensées ne sont siennes qu'en partie ; elles sont aussi la pensée des autres. Ses actions sont guidées par la volonté d'autrui. Il la présente même en s'insurgeant contre elle. Sa règle est extérieure. Cela est vrai que tous les hommes affirment et que l'expérience ne contredit pas : *Consensus gentium*. Si un homme ne voit pas cette vérité, on le juge anormal ou on le déclare fou. S'il ne ressent pas ce que tous ressentent, il cesse de compter, sinon dans la statistique des anormaux.

« Les expériences individuelles étant limitées, et la spontanéité individuelle étant faible, nous sommes secourus et enrichis en nous assimilant les expériences des autres. Une nation, une tribu, une secte, est le milieu de l'esprit individuel, comme une mer, une rivière ou un étang sont le milieu d'un poisson. C'est par elle qu'il touche le monde extérieur et en est touché, mais les mouvements de son activité sont restreints dans ce cercle. La nation influe sur la secte, la secte sur l'individu. L'individu n'est pas passif, il n'est que dirigé et, à son tour, réagit sur la secte et la nation, concourant à créer la vie sociale à laquelle il participe. »

Lewes n'a pas distingué l'esprit général d'une communauté particulière et l'esprit général de l'humanité. Il est utile de chercher cette distinction. Chaque communauté ou chaque tribu, chaque nation a son propre esprit social

qui diffère davantage de l'esprit social de toute autre société, que l'apparence physique de l'une ne diffère pas de celle de l'autre. Cependant, toutes les communautés ont en commun certains sentiments, certaines idées : il y a un esprit humain.

Nous devons éviter avec soin d'associer des concepts faux aux expressions « esprit social » ou « conscience sociale ». Elles ne représentent pas de simples abstractions. L'esprit social est une chose concrète. Il est plus que tout esprit individuel et domine toute volonté individuelle. Cependant, il n'existe que dans des esprits individuels, et nous ne connaissons d'autre conscience que celle des individus. La conscience sociale, dès lors, n'est pas autre chose que le sentiment ou l'idée qui apparaît au même instant chez tous les individus ou qui se propage de l'un à l'autre à travers toute l'assemblée ou la communauté. L'esprit social est le phénomène que présentent beaucoup d'esprits individuels en action réciproque, se pénétrant de telle façon qu'ils ressentent simultanément la même sensation ou la même émotion, arrivent à un seul jugement et arrivent peut-être à agir de concert. C'est, en résumé, l'unité mentale de nombreux individus ou d'une foule. C'est donc un produit, ce que M. Tarde a nommé la logique sociale qui relie les produits de la logique individuelle dans des ensembles plus complets.

( Dans sa plus simple forme, l'intégration sociale du sentiment et de la croyance s'effectue par imitation et par sympathie. Une onde de sentiment peut s'élever dans une foule et s'employer dans un acte presque purement reflexe, comme lorsqu'une foule éclate en applaudissements. De nouveau, percevant les mêmes faits, ressentant de même sur ces faits, observant l'un chez l'autre les mêmes signes extérieurs de semblables états intérieurs, tous les membres d'un agrégat social peuvent, sans discussion ou délibération, être simultanément portés à une

action semblable. Pour prendre un exemple précis dans la vie animale, c'est ce qui arrive lorsque des éléphants irrités chassent, à grands coups de leurs trompes, l'éléphant étranger qui a tenté de se réfugier parmi eux, — un spectacle auquel les Indiens assistent souvent. C'est ce qui arrive lorsque des animaux et des hommes volent, en proie à la panique, loin d'un danger subit, ou s'assemblent avec crainte et curiosité sur le théâtre d'un accident. C'est certainement par quelque procédé pareil que des bandes de centaines, de milliers d'oiseaux, d'écureuils, de buffles ou de chevaux se rangent et émigrent en bon ordre.

L'intégration par imitation et sympathie du sentiment et de la croyance, se manifestant dans une action reflexe ou instinctive plus ou moins violente, peut s'observer, sur une large échelle, dans les mouvements populaires, les paniques, les émeutes, les *lynchages*, les insurrections et les révolutions. Le caractère du mouvement dépend en partie du tempérament, en partie des conditions nerveuses, en partie de la nature sociale de la population. Plus grandes sont la proportion de la criminalité, la dégénérescence, les dégradations mentales de la population, plus violents sont les troubles. Le 28 juin 1895, à Jackson, Kentucky, un nommé Thomas Smith, assassin de huit hommes, fut baptisé et puis pendu en présence d'une immense foule. Des masses campèrent le long de la rivière toute la nuit, dans l'attente du spectacle. Des trains de plaisir circulèrent et des centaines de montagnards vinrent à cheval ou à pied. Qu'une telle population soit sujette à des accès de frénésie indomptable, et on n'est pas surpris de lire que six mois auparavant un juge de l'Ohio avait refusé de satisfaire une demande d'extradition émanée du Kentucky, se basant sur ce que le nombre de *lynchages* au Kentucky faisait présumer que le prisonnier, s'il était extradé, serait exécuté sans jugement. Les populations excitables, sanguines, sont plus sujettes que les autres aux

épidémies d'émotions. Les peuples méridionaux sont plus aptes que ceux du Nord à agir par impulsion. Les révolutions de l'Amérique du Sud, les mouvements anarchiques de Sicile, les émeutes dans les rues de Madrid, comme celle dans laquelle une bande d'officiers saccagea le bureau d'un journal de Madrid, le 16 mars 1895, ou dans les rues de Budapesth, comme celle des étudiants aux funérailles de Kossuth, sont des événements auxquels on doit s'attendre dans le cours ordinaire des choses.

Parmi les causes qui contribuent à une impulsion sociale irraisonnée, nous devons inclure toutes celles qui ont été longtemps reconnues comme les facteurs de la folie et de la criminalité individuelles. La chaleur, par exemple, fait relever la courbe des révolutions, des séditions et des émeutes, comme celle des crimes contre les personnes ou celle des désordres dans les prisons, et les asiles d'aliénés. La densité de la population, le passage de l'agriculture à l'usine, l'ardeur de la compétition et l'alcoolisme ont le même fâcheux effet.

La condition principale d'une action sociale violente et passionnée est, cependant, l'assemblage des hommes en foules. Les foules sont sujettes à une rapide contagion des sentiments, elles sont sensibles à la sujétion, elles sont soumises à l'hallucination, elles vont droit devant elles guidées par les mots sonores, les formules retentissantes qui sont les fétiches populaires. La foule est dénuée du sens de la responsabilité parce que, une fois dans la foule, l'individu perd son propre sentiment de responsabilité et acquiert un sentiment d'irrésistible pouvoir et s'abandonne à des impulsions qu'il réprimerait s'il était seul. Comme le sauvage et l'enfant, la foule est intolérante, supporte mal tout ce qui s'interpose entre ses désirs et leur réalisation et manifeste toujours une tendance à transformer immédiatement en actions les idées qu'on lui suggère. Les foules sont donc mobiles et, si l'excitant change, sont généreuses ou cruelles, héroïques ou pusillanimes.

Une intégration plus parfaite des éléments de la conscience sociale et une organisation complexe de l'esprit social ont lieu délibérément, par une discussion rationnelle. Les étapes essentielles du processus sont : la genèse de l'auto-conscience sociale, l'évolution de la mémoire sociale, et l'évolution des valeurs sociales. Le résultat c'est le choix social rationnel, au moyen duquel une société prend conscience de soi-même comme une communauté est à même dans une certaine mesure, de régler sa marche.

La discussion et l'auto-conscience sociale ne sont que des phases différentes du même phénomène ou, plutôt, l'une est le processus, l'autre le résultat. Comme la conscience sociale dans ses modes les plus généraux, est formée d'idées qui apparaissent en même temps chez beaucoup d'individus pendant qu'ils agissent l'un sur l'autre, ainsi l'auto-conscience sociale consiste dans des états semblables d'auto-conscience qui existent simultanément chez de nombreux individus qui sont en communication active. Dans une vraie auto-conscience sociale, qui peut être décrétée plutôt que définie, la vraie particularité distinctive est que chaque individu fait du jugement ou du sentiment de son voisin un objet de pensée, en même temps qu'il fait de son propre sentiment un objet pareil ; qu'il juge que les deux sont identiques et qu'il agit alors avec une pleine conscience que ses semblables en sont venus à de pareilles conclusions et agiront de la même façon.

Par de telles comparaisons du savoir, de l'opinion d'un homme et d'un autre, une communauté peut percevoir ce qu'autrement elle ne pourrait que sentir. Par exemple, une communauté suit, mais ne perçoit pas les fluctuations de l'offre et de la demande aussi longtemps qu'il n'y a pas de mercuriales systématiques et de comparaisons de prix ; mais dès que les cotes sont répandues, les statistiques publiées, le sentiment devient perception. De même, une forme quelconque de tort ou de dommage peut être ressentie

comme une influence dépressive avant qu'elle ne soit vraiment perçue, parce qu'elle est diffuse, que nul ne connaît son extension et ses phases ou comment elle affecte autrui. Mais lorsque les expériences sont confrontées, que chaque homme commence à savoir tout ce que savent ses semblables, alors le trouble devient rapidement un objet de perception pour la conscience sociale qui le juge rapidement. Elle est la genèse d'une vraie opinion publique, qui peut être définie le jugement d'une communauté auto-consciente sur tout sujet d'intérêt général.

La genèse de l'opinion publique dépend évidemment du contact intellectuel et de la communication. Là où les rapports mutuels existent à peine comme parmi les montagnards du Tennessee, il n'y a pas d'opinion publique. Là où ces rapports mutuels sont parfaits comme ils l'étaient, il y a une génération ; dans la Nouvelle-Angleterre rurale, l'opinion publique peut atteindre son plus haut développement. En dépit de la dispersion de la population, chaque famille, au moyen de l'église, des réunions municipales, du lycée, des journaux, deviennent informés de tous les événements intéressants survenus dans le pays et dans le monde. Cependant, en règle générale, un haut développement de l'opinion publique coïncide avec la densité de la population. Le droit commun à toutes les classes, d'une libre discussion. Il ne peut y avoir une vraie opinion publique là où les réunions publiques sont soumises aux formalités administratives. Aussi, dans les sociétés dotées d'une organisation politique, la véritable opinion publique dépend du maintien d'un gouvernement constitutionnel libéral. Elle dépend aussi de la diffusion générale de l'éducation et de rapports d'équité et de sympathie entre les classes aisées et les pauvres tels que la sincérité soit antérieure à toutes les classes. C'est plutôt l'esprit républicain que la forme qui est nécessaire. Une véritable opinion publique est plus développée en Angleterre qu'en France. La démocratie à demi criminelle qui a si mal gou-

verné les villes Américaines ne peut que lui être fatale.

Cependant, si républicaine dans son esprit que puisse être une communauté, si intelligents que soient ses membres, l'opinion publique y est conduite, en quelque mesure, par des esprits influents.

Dans les communautés locales, ce ne sont plus toujours le curé, le propriétaire, le docteur, qui, il y a une génération, étaient les chefs de l'opinion des ruraux dans notre pays. En beaucoup d'endroits, ils ont été supplantés par les hommes d'affaires, ce qui n'est pas toujours un bien. Une opinion publique plus large s'organise par les réunions publiques et la presse ; mais celles-ci et celles-là sont guidées par une minorité plus intelligente ou exploitée par une minorité plus habile. Il est probable que nous ne tenons pas assez compte de l'influence sociale de l'homme de pensée, quoique dans ces jours de réaction contre le culte des héros, on croie en général au contraire.

C'est pendant l'agitation anti-esclavagiste que la presse est devenue aux États-Unis un organe important de l'opinion publique. La conviction populaire que la presse a désormais submergé toute influence individuelle sous le déluge quotidien de ses opinions impersonnelles, qu'elle a remplacé la tribune et la chaire, est certainement erronée. La presse a produit son maximum d'impression sur l'opinion publique lorsqu'elle a été le porte-voix d'une personnalité remarquable — un Garrison, un Greeley, un Bowles, un Curtis. De plus, le public ne se rend pas compte que derrière le rideau, dans le bureau des journaux, l'homme à idées, ignoré du monde, est connu de ses camarades et imprime son individualité sur leur cerveau et leur ouvrage.

La presse, de plus, n'est le grand organe de l'opinion que dans les temps calmes. Dans l'excitation d'une campagne politique, la plate-forme des réunions publiques reprend toute son activité. La chaire a, sans nul doute,

cessé de faire sentir son action dans des conditions normales ; mais elle continuera probablement longtemps encore à être ce qu'elle a été pendant des siècles, l'organe d'un pouvoir réservé aux choses morales. La ville de New-York, rappelée au devoir civique par les prédications d'un simple prêtre, prouve que l'histoire humaine peut encore enregistrer un de ces exemples du pouvoir de la chaire qu'elle vit aux jours de Savonarole, de Luther et Calvin, de Whitefield et Wesley, de Parker et de Channing.

Une communauté trouve dans son auto-conscience un lien vivant. L'aide mutuelle et la protection des individus, agissant inconsciemment, ne sont plus les seuls facteurs qui conservent la cohésion sociale ; la communauté sent et perçoit son unité et ce sentiment de l'unité doit être anéanti avant qu'une rupture puisse survenir.

Même cette auto-conscience, dans toute manifestation donnée, n'est qu'un lien momentané. A cet égard, elle est inférieure au lien de l'aide mutuelle. Elle acquiert la continuité, cependant, par le développement de cette autre phase de l'esprit social qui est la mémoire sociale. Celle-ci est cette somme de connaissances et de croyances transmises qu'on nomme tradition. Dans la tradition, les rapports, les idées et les usages nés inconsciemment, mais qu'a fait survivre leur utilité intrinsèque, sont consciemment définis et rappelés. L'expérience emmagasinée du passé est devenue le lien commun de tous les individus. La tradition est ainsi l'intégration de l'opinion publique de nombreuses générations.

La masse entière de la tradition se différencie en trois grands ordres, différenciés, eux-mêmes, en traditions particulières qui répondent aux divers intérêts de la vie. Les traditions primaires sont : les traditions économiques, ou d'utilisation ; juridiques ou de tolérance ; politiques ou d'alliance, d'hommage, d'obéissance. Les traditions primaires sont le souvenir des expériences du monde tan-

gible. Les traditions secondaires sont : les animistiques ou personnelles, les esthétiques, les religieuses. Elles résument les impressions d'un monde intangible, monde de conscience personnelle et des ombres, des images, des échos de choses tangibles. Les traditions tertiaires sont les théologiques, les métaphysiques, les scientifiques et sont le souvenir de concepts de la pensée.

La tradition primaire fondamentale est celle d'utilisation. Elle vient des rapports des êtres supérieurs avec leurs inférieurs, humains, animaux, végétaux, inorganiques, qu'ils emploient et dont ils jouissent. C'est par suite la tradition d'utilité objective ou subjective et des méthodes d'utilités croissantes. Elle n'est pas, ou n'est que dans une faible mesure, l'analyse consciente de ces choses. La tradition est surtout concrète mais, dans le concret, il y a une échelle des valeurs comparatives. Les idées de nourriture, d'abri, de plaisir sexuel, d'ornement sont ses plus simples éléments et les seuls qui se trouvent dans la majorité des esprits individuels. Alors vient la connaissance de choses telles que les outils, les vêtements, les dons, le commerce, le travail, la coopération, le moyen de produire et d'employer les utilités objectives. Toute cette tradition économique a son centre dans le ménage, mais, dans le monde civilisé, elle s'étend jusqu'à cette organisation compliquée des manufactures et du commerce qu'on a différenciée de l'industrie domestique.

La seconde, en importance, des traditions primaires est celle de tolérance, née des rapports d'antagonistes égaux. On a montré que la sanction effective de la tolérance, c'est la vengeance. Les modes de vengeance et les phases de la tolérance adéquates à diverses circonstances, sont désignés et décrits dans des règles coutumières qui forment les immunités habituellement accordées. L'ensemble de ces règles de droit objectif et sanctionné forme la tradition juridique, la substance de la « common law ».

La troisième tradition primaire est celle de l'alliance

dans sa forme politique. Elle naît des relations entre alliés et supérieurs. L'alliance, prise comme un fait, présuppose quelques-uns des éléments d'utilité subjective et quelque tolérance actuelle. D'un autre côté, les traditions d'utilité et de tolérance, distinguées de leurs phénomènes respectifs, présupposent une alliance actuelle dans ses formes simples et, peut-être, inconscientes. Mais, de plus, le développement conscient de l'alliance, ou son extension au point de réunir en une large agrégation des tribus, des hordes ou des bandes, implique des traditions d'utilité et de tolérance. L'alliance pour un but est le fait politique élémentaire. Son mobile, c'est le désir de renforcer une tradition d'utilité et de tolérance, par un pouvoir coactif et d'étendre leur action. La tradition politique, par conséquent, est enveloppée dans les traditions économique et juridique et son évolution coïncide avec la leur.

Quelques traces embryonnaires de traditions primaires, surtout de la tradition économique, se retrouvent dans les sociétés animales. Il est probable que beaucoup de « l'instinct » est en partie formé de tradition, que c'est le savoir communiqué aux jeunes par les plus âgés, indépendamment des aptitudes transmises dans l'organisation nerveuse en dehors de l'observation et de la pratique individuelle. Pour être sûr que des arts tels que celui qu'ont les oiseaux de faire leur nid et les fourmis de bâtir des monticules sont purement instinctifs, il faudrait séparer les jeunes de leurs parents et des adultes pendant plusieurs générations et voir s'ils continueraient à bâtir sans s'écarter des modèles ancestraux. Que, dans l'espace de deux ou trois générations, un nouveau savoir puisse être acquis définitivement par toute une espèce, cela semble démontré par le changement d'habitude des oiseaux depuis la pose des fils télégraphiques et par l'habileté avec laquelle les bêtes de chasse déjouent les nouveaux procédés des sportsmen. Si le savoir économique des animaux est en partie traditionnel, on peut admettre que parmi quelques